

L' Abeille.

2me. Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

2me. Année

VOL. II.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 2 MAI 1850.

No.24.

V E R S A S O I E.

(Suite et fin.)

A la fin de leur cinquième âge, les vers, ayant acquis leur maturité, n'ont plus qu'à filer leur cocon. Alors ils cessent de manger, sortent de leur litière, courent çà et là sur le bord des tablettes, en portant de temps en temps la moitié de leur corps en haut, ou à droite et à gauche, comme s'ils cherchaient à s'échapper. C'est alors qu'il faut leur préparer promptement autour de leurs tablettes ce qu'on appelle des cabanes, qui ne sont autre chose que de petits faisceaux de bouleau, de bruyère, de genêt &c. dont les branches flexibles sont recourbées en arcs par la tablette placée au-dessus. Aussitôt on voit les vers monter au bois, à la bruyère ou sur la cabane, trois expressions synonymes, commencer leur cocon dont ils forment les fondements par des fils d'abord jetés çà et là, qu'on nomme *dave* ou *bourre*; puis enfin s'enfermer dans une coque ovoïde formée de véritable soie, dont la couleur varie depuis le blanc le plus pur jusqu'au blanc tirant sur le vert très clair, et depuis le jaune d'or jusqu'au jaune pâle. Chaque ver met ordinairement trois jours, ou quatre au plus, à terminer son cocon; et lorsqu'on juge que tous peuvent l'avoir fini, on met les cabanes à bas pour faire la récolte.

Si tous les œufs éclosaient, et si tous les vers parvenaient à maturité et achevaient leurs cocons, une once de graine produirait 40,000 à 50,000 cocons, pesants 2,600 à 3,000 livres, d'où l'on tirerait 180 à 200 livres de soie pure; car il faut une quinzaine de cocons pour une livre et une quinzaine de livres de cocons pour une livre de soie; mais jusqu'ici les plus grands soins n'ont pu obtenir de cocons que les trois quarts de ce qu'on avait fait éclore de vers; et en général, pour avoir un quintal de cocons, il faut faire manger quinze quintaux de feuilles de mûrier.

Lorsque les vers ont fini leur travail, ils se transforment en œufs ou chrysalides dans leur cocon, pour en sortir papillons une vingtaine de jours après la montée au bois. La ponte commence dix à douze heures après la sortie du cocon: chaque femelle pond ordinairement quatre à cinq

cents œufs, qu'on a soin de faire déposer sur du vieux linge pour se ménager les moyens d'une nouvelle récolte l'année suivante. Pour cela il faut garder ces œufs à la plus grande fraîcheur possible en été: car souvent la chaleur de cette saison suffit pour opérer une nouvelle éclosion, lorsque les feuilles de mûrier manquent ou ne sont plus propres à nourrir les jeunes larves (vers), ce qui serait un vrai dommage.

Après avoir séparé un nombre de cocons suffisant pour donner la provision de graine, ce qui reste de cocons fait le produit de l'éducation. Pour empêcher les papillons de les percer, ce qui ne permettrait plus d'en tirer la soie, et afin d'avoir le temps de faire cette opération à loisir, on étouffe les chrysalides, ce qui prévient le danger de brûler la soie; alors cette opération doit se faire avant l'éclosion des papillons. Mais à quelque époque qu'elle se fasse, la fabrication complète de la soie exige toujours plusieurs opérations que je vais expliquer en peu de mots.

Les cocons des vers à soie sont des pelotes de la forme et de la grosseur d'un œuf, formées d'un fil unique d'environ 930 pieds de longueur et qui, dégagé de tout le reste ne pèse que deux grains et demi. Après le premier choix des plus beaux cocons pour la provision de graine, on met d'un côté tous les bons cocons qui restent, pour en tirer la soie fine et déliée; et de l'autre côté tous les cocons doubles, appelés *douppions*, tous ceux qui sont faibles, grossiers ou mal bâtis, pour en faire la soie *grossière*, qui néanmoins passe assez souvent au même prix que la fine.

La première opération pour les cocons parfaits s'appelle *dévidage*. Pour cela il faut deux machines, un fourneau chargé d'un chaudron rempli d'eau bouillante et un dévidoir ou métier à tirer la soie.

Le fileur met dans cette eau un certain nombre de cocons bien nettoyés de leur bourre. Alors il les agite avec un petit balai de branches de bouleau, liées et coupées en forme de broses; et l'eau ayant dissout une espèce de gomme qui rendait le fil très-adhérent à lui-même, le bout se détache du cocon, se prend aux petites branches et se déroule aussi facile-

ment que celui d'une pelote. Plusieurs de ces bouts, depuis huit jusqu'à vingt, provenant d'autant de cocons, placés dans la même bassine, sont réunis ensemble pour former un seul fil, qui va s'enrouler sur un dévidoir et former un écheveau. Un seul fileur adroit peut conduire trois fils à la fois et dévider en un jour jusqu'à trois livres de soie, ce qui est bien plus expéditif qu'au fuseau ou au rouet. La soie mise en échevaux s'appelle soie *grège*; c'est celle-là qui se trafique en balles.

Des autres cocons, de ce qui reste des cocons filés et de toutes les bourres, on tire la soie *grossière*, qui est encore de deux qualités bien différentes. La première s'appelle soie *crue* ou *écru*, parce qu'elle se fait sans feu et sans eau bouillante. Elle est formée des *fleurets* fins, c'est-à-dire des bourres de tous les cocons et de la soie qu'on peut arracher de tous ceux qui n'ont pas été à l'eau; ces fleurets cardés, ou même tels qu'on les tire des cocons, sont soumis à des opérations appelées *moulinage*; la soie, qui en provient, sert à coudre, ou à faire certaines étoffes, spécialement les *gazes*, ou *foulards*.

On tire des restes des cocons une troisième qualité de soie qui sert aussi à coudre et à faire des étoffes assez fines quoique sans lustre. Toutes ces coques sont ouvertes avec des ciseaux pour en ôter la chrysalide et ensuite trempées dans l'eau pendant plusieurs jours, bouillies dans une lessive bien claire une demi-heure, puis lavées et séchées au soleil, après quoi on les carde pour les filer comme les autres fleurets. Enfin le résidu de toutes ces opérations est employé dans la chapellerie, qui a pris un grand développement depuis une quinzaine d'années.

La soie est d'un usage des plus variés, puisqu'on en fabrique les velours, gros de Naples, taffetas, satins, damas, brocarts, crêpes, gazes, serges de soie, rubans, bas, gants &c. Les soies de Messine et en général de l'Italie, sont les meilleurs pour les étoffes unies, parce qu'elles prennent une belle teinture. La soie de la Chine est plus grossière que celle de l'Europe, parce qu'elle se fait dans les champs mêmes, où sont les mûriers.

Les Grecs appelaient la soie *Serikon*, et les Romains *Sericum*, et ils donnaient au